

Maurice Jean Galdi

Douar Ouled Farés rue 1 numéro 68 B.P 185.

Ouled M'Barek 23452 Province de Beni Mellal

Maroc.

Téléphone : 212-653367776

E-mail: maurice_jean.galdi@ Hotmail.fr

Retraité :

MUGUMO WAVA PEDYO

(Proche est la fin)

Maurice Galdi

Première édition

Présentation :

Sous forme de fiction non dépourvue de romance, l'écrivain, plus encore que l'écrivain que je suis, s'est appliqué à retracer l'histoire, les événements, de la conquête de l'indépendance du Zimbabwe, durant la période de l'avant, et des instants cruciaux, du tout début de la guerre du Bush. Se révèle également de la trame de la tragédie qui s'y déroula, l'évidence que les grands bouleversements, ne s'avèrent jamais bénéfiques aux peuples qui œuvrent avec leur chair, et leur sang, à ce qu'ils se réalisent selon leurs rêves. Si nous pouvions remonter jusqu'aux traces laissés par les tout premiers hommes, qui foulèrent de leurs pieds cette planète, et les suivre jusqu'à l'instant présent ? Ce serait le cauchemar, qui nous apparaîtrait très flagrant, et non le résultat des rêves. Tout n'est, qu'un éternel recommencement. Ah oui ! Ce qui change ? Ce n'est autre, que la superficie des cimetières.

Synopsis :

Combien de fois depuis le début de l'expression écrite en toutes langues, cette phrase, revint à la charge, sous la plume d'un écrivain ?

« Foutu destin, si nous savions ce que tu nous réserves ».

Très souvent par bonheur, la découverte vaut le déplacement.

CHAPITRE 1 : « N'arrive, que ce qui doit arriver »

« D'un point de l'univers à l'autre, il est suffisant de n'entreprendre qu'un pas. L'impossible n'étant somme toute, qu'un trait d'esprit des plus négatifs ».

Dieu que cette jeune femme, avait du charme ! Non, mieux encore ! Elle était rudement belle, tout autant que selon une réalité aveuglante, en grand danger. Une espèce de brute de type oriental, turc ou arménien, bref, quelque chose en ce genre, la tenait par le col, et faisait cogner son dos ainsi que sa tête, contre le mur d'un immeuble du coin d'une célèbre rue de Marseille, ayant pour nom : « Thubaneau » où, dans un hôtel assez miteux ce jour, Rouget de L'Isle, écrivit la Marseillaise. J'ai toujours été sidéré de l'attitude des passants, qui soudainement, se souviennent que quelque chose les presse, en la circonstance. Cela tombait bien, nous étions dimanche, et j'avais tout mon temps.

_ Hum, hum, toussotais-je, afin de capter son attention. Vous travaillez pour une entreprise de démolition, cher Monsieur ? Généralement, on utilise une grue, avec un câble au bout duquel est solidement accroché, une grosse boule d'acier ! La flèche de cette grue donne de l'impulsion à la boule, et elle vient démolir un pan de

mur. Là ? Je puis me tromper mais il me semble, que vous tentiez de démolir cet immeuble, avec la tête de cette jeune fille, non ?

Le gus surpris se tourna vers moi, et me regarda d'un air ahuri. Mal lui en prit, de lâcher la jeune femme, car elle réussit à se tirer d'entre ses grosses pattes velues, pour venir se placer quelques pas, derrière moi.

_ On t'a demandé l'heure à toi, marmonna-t-il d'une voix caverneuse, et très irritée.

_ Non Monsieur, en effet, vous ne me l'avez pas demandé. Vous l'auriez fait ? Gentil comme je suis, autant je vous donnais ma montre !

_ De quoi tu te mêles, connard ? Et en plus de ça, tu fais de l'esprit ? Tu ne serais pas l'un de ces petits intellectuels frustrés, qui viennent dans cette rue où, ne se vendent pas très chères les prostituées, car à force de se branler, ils se sont foulés le poignet ?

Houlà ! Il était en colère ! Ses sourcils épais ne formaient plus qu'une ligne continue de poils noirs, sur son front de taureau. Je me souviens avoir pensé : « Il ne va plus tarder, à charger » ...

_ Ma foi ? De quoi, je me mêle hein ? Je vais te le dire, puisque tu insistes. Un homme, qui moleste une femme ? Pour ce qui me concerne, c'est une pacholle ! (De l'argot marseillais, désignant, le sexe féminin).

Et le taureau, chargea. Erreur, fatale ! Car il vola bien que dépourvu d'ailes, au milieu de la chaussée du Boulevard Dugommier, proche de la célèbre Canebière. Nous entendîmes le coup de frein brutal autant que désespéré, d'un véhicule arrivant droit sur lui, et qui par bonheur, ne lui fit pas trop de mal. Juste quelques côtes brisées, et un pied écrasé, appris-je bien plus tard. Je pris la jeune femme par la main, complètement en état de choc, et je l'entraînai loin de ce lieu, afin d'éviter quelques explications inutiles, qui prennent un temps fou, avec la Police. Elle ne prononça pas un seul mot tout le long du trajet, qui nous conduisit dans un bistro, du non moins célèbre, quartier du Panier où, je suis né.

Une fois attablés, elle leva les yeux sur moi. Ils étaient de couleur noisette, et nostalgiques, ses yeux. Mais déjà, beaucoup moins effrayés ! Je pus mieux encore, me rendre compte, de la beauté de son visage légèrement ovale, au nez délicatement retroussé, et aux lèvres dessinées, par un artiste peintre de grand talent. Peintes, mais au naturel.

_ Il fait meilleur ici que dehors, n'est-il pas vrai, dis-je, pour tenter la décrisper. Prenez votre temps pour répondre, réchauffez-vous.

_ Merci, murmura-t-elle du bout des lèvres.

« Bon ! Elle a prononcé un mot, elle sera apte à débiter la suite », pensais-je.

_ Il m'a bien semblé que cet ogre, voulait vous bouffer toute crue. C'est ... Votre petit ami ? Il est bien plus âgé, que vous !

_ Non... Il était, mon patron... parvint-elle assez péniblement à répondre. Puis elle lâche un flot de mots, dénonçant toutes ses craintes.

_ Mon Dieu ! Vous l'avez tué ? J'ai entendu un choc effroyable, lorsque la voiture l'a heurté...

_ Vous-vous inquiétez, pour lui ? Je ne pense pas qu'à l'avenir il vous cherchera encore, des poux dans la tête. Votre patron, dites-vous ? D'où provient votre léger, et chatoyant accent ?

Elle m'adressa un timide, et tristounet sourire.

_ Je suis, anglaise. Je travaillais au pair, chez-lui. Il est marié, et père de deux enfants, que je gardais. Et c'est justement pour cela, que j'ai ce problème.

_ Mes félicitations, pour votre français. J'aimerais bien parler anglais, aussi bien. Au pair, hein ? Je vois ! Il a tenté sa chance, avec vous ?

Elle ne s'offusqua nullement, de ma question tout autant directe, qu'indiscreète.

_ Plus d'une fois, en effet. Mais, je n'ai jamais cédé ! Ne cultivez pas, de fausses pensées. Il est propriétaire, d'un grand hôtel en bord de mer. Vous savez ? Proche de la basilique, Notre Dame de la Garde ?

_ Je ne cultive rien, je m'informe. Un hôtel, sur la Corniche ?

_ Oui... C'est bien ça ! Vous le connaissez ?

_ Le Petit Nice, non ? Car maintenant que vous venez de me le dire, oui, il ne m'est pas inconnu. Il est Turc, non ?

_ Oui... C'est bien lui...

_ Hum ! Nous allons avoir, quelques ennuis. Mais pas, avec la Police.

_ Je sais ! Il fait partie de ce que vous nommez, le milieu ? Nous disons, gangsters ! Il y avait, de drôles d'individus qui venaient chez-lui. Dans sa villa, je veux dire.

_ Oui, j'avais compris. Bon ! Que prenez-vous ?

_ Rien ne paraît vous impressionner, vous ?

_ Bah ! Chaque chose, en son temps mademoiselle.

_ Moi, c'est Jackkie ! Avec, deux k. Diminutif, de Jacqueline. Et vous ?

_ Max, diminutif de Maxime, répondis-je, avec mon petit sourire, en cul de poule.

_ J'aime bien, Max. Et mis à part de faire voler des gens sous les roues d'une voiture, il fait quoi dans la vie, Max ?

Je vis tout de même briller, une petite lueur de méfiance dans les prunelles, de ses beaux yeux.

Mon copain Michel tenancier du bistro, vint prendre notre commande. Elle demanda un cognac, et pour ne pas la gêner, je pris de même.

_ Ce n'est pas dans mes habitudes l'alcool, s'excusa-t-elle, songeant sans doute, que je pus être choqué. D'autant plus que l'horloge du bistro, indiquait, neuf heures trente.

_ Moi non plus, rassurez-vous. Vous m'avez posé, une question. Que vous soyez bouleversée, cela se comprend. Il est ouvrier dans la réfection navale, Max, répondis-je. Il sable, et peint des coques. Il soude des pièces défectueuses ou, dégaze des pétroliers venant se refaire une santé, dans le port de Marseille. Rien de bien passionnant, mais ça nourrit son homme.

_ Oh ! Je vous voyais plutôt, flic ou, quelque chose en ce genre !

_ Je m'appelle, Bond ! James Bond, pour vous servir, chère Jackkie, avec deux k. Pourquoi, deux k ?

Elle rit, enfin. Un beau rire cristallin, aussi rafraichissant que l'eau d'une source. L'atmosphère, commençait à être, moins glaciale.

_ Ah ! La question habituelle, alors réponse habituelle. Mon père m'a toujours dit : « Jacqueline, tu es un cas » ... Par révolte contre mon paternel, j'en mis deux à mon diminutif.

Tout à la fois l'originalité de sa réponse, que l'expression de son visage, me firent rire.

_ Oui, dis-je pouffant encore. Votre papa, vous sous estimait ! Qu'allez-vous faire, à présent ? repris-je immédiatement mon sérieux. Vous en retourner, en Angleterre ? Quel âge, avez-vous ?

_ Vous en posez, des questions ! Mais je vais répondre. Je viens d'avoir, dix-huit ans ! Je suis en France, depuis seize mois, si vous voulez tout savoir.

_ Mazette ! Vos parents, doivent vous faire rechercher, dans tous le Royaume unit ?

Là ? Ce fut elle, qui éclata de rire. Michel qui revint avec nos boissons fortes, me regarda en coin, et cela signifiait une question informulable, à haute voix :

« Où as-tu pêché, cette morue » ?

_ Girelle, lui glissais-je en douce. Il se retira, en souriant.

_ Qu'ai-je dit, de si stupide, que vous riez ainsi, repris-je le fil de notre conversation.

_ C'est à cause de votre méconnaissance, des lois de mon pays. A seize ans, nous sommes émancipés, et à dix-huit ans, majeurs. Nos parents acceptent que nous partions, à la découverte du monde. Un reliquat tenace, de l'ancienne gloire impérialiste des britanniques, si vous avez connaissance de notre histoire. Vous avez obtenu votre majorité, à vingt et un ans ?

Elle me piquait, au vif ?

_ Non ! Âgé, de dix-huit ans. Dès que je revêtis, un uniforme.

_ Oh ! Je me disais bien, aussi... Je n'étais pas loin, d'avoir devinée. Non, je ne repartirai pas, en Angleterre, pour répondre à votre seconde question. Je ne suis pas, le seul cas désespéré de ma famille. La seule qui sorte de l'ordinaire, c'est ma sœur Beverly. Elle vient d'avoir quatorze ans, et ses rêves ne vont pas au-delà de l'Irlande. J'ai un frère aîné, également. Il a pour prénom, Phillippe ! Un beau jour il a plié bagages, et il est parti s'établir, en Rhodésie. Il y vivote de l'élevage de quelques têtes de bétails, et de l'agriculture céréalière. Un existentialiste, gauchisant. Vous savez ? Cette nouvelle mouvance ?

_ Ah oui, je vois ! Les Beatniks ? Faites l'amour, pas la guerre ?

_ Mépriseriez-vous, les pacifistes ?

_ Non, Jackkie. Pas tant, qu'ils se démontrent pacifiques. En mai 1968, nous en avons vu, qui balançaient des cocktails Molotov sur la Police, incendiaient des véhicules, cassaient tout sur leur passage, pillaient, et qui après vous disaient : « Peace and love Brother » ! Ces gens-là sont passés deux fois à la distribution, lorsque Dieu badigeonna l'humanité, d'une couche de connerie !

_ N'êtes-vous pas un peu sévère, avec ces gauchistes ?

_ Non ! J'ai toujours eu en pitié, les ratés. S'ils sont incapables de devenir riches, qu'ils ne fassent pas chier le peuple, pour soi-disant s'en prendre aux culs bénits. C'est assez, incohérent !

_ Je rirais bien, d'une soirée de conversation au coin du feu, entre mon frère, et vous. Ce serait, passionnant !

_ Et il a choisi juste la Rhodésie, pour y diffuser les bonnes paroles d'amour, de paix, et de fraternité ?
Waouh ! Il risque, et d'ici peu, de se voir confronté à plus encore de barbarie humaine, que ce que le présent lui permet d'en goûter. Celle, et sans distinction, des multiples factions qui en ce pays, se disputent la fontaine, pour y éteindre leurs incommensurables soifs, de pouvoirs. Je dirais même, fringales de pouvoirs.

_ Vous semblez bien informé, pour un ouvrier de la réfection navale. Ah oui, je comprends ! Une plus grande partie de vous est demeurée, militaire. Vous faisiez quoi, dans l'armée ?

_ A votre santé, répondis-je, levant mon verre.

_ A la nôtre, alors ? Car si nous restons à Marseille, le temps risque fort de se gâter pour nous. Le turc va mettre tous ses sbires, à notre recherche. Vous avez éludé la question, au fait ?

_ Hum ! Vous avez raison sur les deux tableaux, dis-je d'un ton maussade. Je n'aime pas, revenir sur le passé.

_ Sur « ce », passé ?

_ Oui ! J'entreprends, une thérapie de l'oubli.

_ Tout seul ?

_ Oui ! Je m'y efforce ! J'ai usé plusieurs psys, je les rendis fous. Si nous-nous revoyons un jour prochain, lorsque j'aurai définitivement tiré un trait sur le passé, je vous en parlerais !

_ Ok ! Mais... C'est par ma faute, si vous risquez des problèmes. Et il n'est pas question que je cherche à me préserver, en vous laissant seul, tout affronter. Au regret, Max. Mais désormais, nos destinées sont liées. Mais n'allez pas, vous faire d'illusions. Je ne vous drague pas ! Je ne me donnerai, qu'à l'homme que j'aimerai !

_ C'est assez, surprenant !

_ Quoi donc ? Ce que je viens, de vous révéler sur ma conviction, que je doive me garder entière, pour celui que j'aimerai ?

_ Non ! Aucunement au sujet de cette conviction, sur l'amour. Mais, sur ce qui nous arrive. Ce matin en m'éveillant, si j'avais pensé à ça...

_ Vous seriez-vous, rendormi ?

_ Pas le moins, du monde ! J'aurais mis de l'ordre à mon bordel, dans ma chambre meublée. Ce week-end, j'ai décidé de ne rien faire !

Elle se mit à rire, doucement.

_ J'imagine, dit-elle, en ricanant encore. Et je viens d'apprendre, autre chose sur vous.

_ Ben oui, je suis célibataire !

_ Et vif, d'esprit.

Une heure et vingt minutes plus tard, nous pénétrions dans ma chambre meublée, du 57, de la rue de Rome. Elle ne me donna pas l'impression, d'être effrayée par le désordre qui y régnait. Nous avons fait une halte au Prisunic d'en face où, l'on se ravitailla. J'avais l'habitude de cuisiner, et j'adorai ça.

_ Je vais faire cette vaisselle de trois jours, et nous préparer des spaghettis à la bolognaise. Qu'en pensez-vous, Jackkie ?

Elle m'adressa un furtif sourire, retira son long manteau noir, qu'elle posa sur le dossier d'une chaise, et se mit à plier du linge propre, jeté sur le lit.

_ Ce n'est pas autant en désordre que ça, dit-elle. C'est juste, que la chambre est petite. Vous rangez tout ce linge, non repassé, dans ce placard que je vois, là ?

_ Oui, merci, répondis-je, me mettant immédiatement au travail. Mon fer à repasser a rendu l'âme, l'informais-je, en ricanant.

Oui... La chambre n'était pas bien grande, mais heureusement, équipée d'un coin cuisine. Deux fenêtres, donnaient sur la partie la plus large de la rue de Rome, au point le plus proche, de la place Castellane. La circulation y était infernale, et j'ai horreur du bruit. Mis à part cela, je m'y sentais bien plus pépère qu'au quartier du Panier, au plus proche de toutes mes connaissances d'enfance. Les stations debout pénibles, devant le comptoir d'un bistroquet, ce n'étaient pas ma tasse de thé.

_ Au fait, Jackkie ? La raison de la colère de cette... tête de turc, ne provenait pas du fait, que vous-vous soyez refusée à lui, n'est-ce pas ?

Tout en continuant à plier prestement, chemises et pantalons, elle m'en donna le motif, de cette rage.

_ Sa femme s'est très vite rendue compte, se son petit manège. Je comprends qu'elle m'ait considérée, comme étant un danger pour son couple.

_ Et... Alors ?

_ Alors ? Elle a dérobée une somme d'argent, appartenant à... A, je ne sais trop qui, en vérité. Mais ce vol ce ne peut être, qu'elle.

_ Oh punaise ! Je vois, le topo ! Elle vous a faite accuser, afin de se débarrasser de vous !

_ Voilà ! Alex, c'est le prénom français du turc, m'a convaincue d'aller en ville avec lui, soi-disant pour amener les enfants à la fête foraine de la Bourse. Les gosses étaient chez leur grand-mère maternelle, qui habite près de la grande gare.

_ Saint Charles ?

_ Oui ! Quartier Chutes Levie, je crois ?

_ Oui ! Chutes Lavie, et non Levie, rectifiais-je.

_ Peu importe... Mais en fait, il voulait me conduire dans une chambre d'hôtel, proche du lieu où vous êtes intervenu. Et comme j'ai refusé tout net, alors, il a commencé à me mal mener, en m'accusant de l'avoir volé. Et bien sûr, en exigeant que je restitue l'argent.

_ Je ne crois pas, qu'il désirait profiter de la situation. Le but était de vous coincer en un lieu où, ses copains certainement, vous auraient fait subir les pires sévices. Une belle garce, sa femme. Elle vous a mise, dans un joli pétrin.

_ Oui... Je pense, que vous avez raison. Mais la jalousie rend fou furieux, ne le saviez-vous pas ?

Elle ouvrit le placard mural à deux portes, et commença à ranger mon linge, parfaitement plié. Au bout d'un court instant, je l'entendis émettre un tout petit cri, de souris. Je laissais tomber la vaisselle, et je vins aux nouvelles, de crainte qu'elle se soit blessée avec ces petits bouts de ferrailles, émergeant parfois, de ces étagères en bois. Je la vis tenant en main, mon pistolet Herstal 7/65.

_ Une arme ? dit-elle, relevant les yeux vers moi. Vous me surprenez, ajouta-t-elle, sourcils froncés.

_ Ah, ça ? C'est, une relique. Il appartenait, à l'oncle de ma mère. Il est mort, pendant la guerre.

_ Oh ! Pardonnez-moi, je cru que...

_ Que j'étais un... Gangster ?

_ Bah ! Depuis que je suis à Marseille, plus rien ne m'étonne ! Ici, tout le monde se la joue plus ou moins, gangster.

_ Vous avez raison, j'ai remarqué ça ! Même où je travaille, nous avons des « mias ». Vous savez ? Ces débiles profonds, qui pullulent sur nos boulevards proches de la Canebière, et qui lorsqu'ils vous croisent, vous disent : « Va ça, mia », venant vous faire la bise, pour corser le tout ?

Elle se mit à rire, et reposa le revolver sous la pile de linges où, elle l'avait trouvé.

_ Il tire au moins, « mia », me demanda-t-elle, en pouffant de rire.

_ Je l'entretiens, répondis-je riant avec elle.

En un tour de mains, ce studio devint presque habitable. Tout en préparant la sauce, et les pâtes, de temps à autre je posais un regard sur cette jeune femme, assez exceptionnelle. Très mature, pour son âge, et cultivée, ce qui ajoutait à ses charmes naturels.

Comme si elle devina mes pensées, elle me demanda à brûle pourpoint :

_ Il n'y a pas une petite, girl friend, dans l'un des placards de votre existence ? Juste un Herstal, dans celui-ci ?

_ Ah ! La question que je ne cesse, de me poser.

_ Voyez-vous ça ? C'est pourtant simple, non ? Il y en a une ou, il n'y en a pas ?

_ Non ! Il n'y en a pas. Mais, je me demande bien pourquoi. Je ne dois pas être, normal. Ou bien, j'oublie que ces choses-là revêtent une importance capitale, dans la vie d'un homme.

Elle prit place sur le bord du lit, et me regarda un instant en silence.

_ Je ne vous connais que depuis quelques heures, mais je ressens un étrange malaise, lorsque mes yeux, pénètrent les vôtres. Vous avez, de beaux yeux...

_ Waouh ! Attention, vous abordez un sujet glissant. Les Spaghetti ? Vous les aimez adenté ?

_ Oh oui ! Je les préfère ainsi, merci. Glissant ? Non... Je ne fais, que dévoiler ma pensée. Vous avez de beaux yeux verts, mais remplis de tristesse. Vous êtes un homme, secret. On ressent... Comment dire ? Vous êtes apaisant, par votre aspect placide. Vous inspirez, confiance. Mais je sais désormais, qu'il ne faut pas se fier, à cette apparence trompeuse. Quel est votre secret, Max ? Il doit être, bien lourd à porter.

_ Vous-vous destinez, à la psychologie ?

_ J'ai effectivement songé, à suivre cette voie. Mais dans l'instant, à vrai dire, je ne sais plus très bien où j'en suis, question avenir.

Elle s'alluma une cigarette, et me regarda la tête légèrement penchée, vers son épaule droite, avec un petit sourire émouvant.

_ Alors ? reprit-elle.

_ Pendant que nous mangerons, répondis-je, lui rendant son sourire avenant.

Je n'ai jamais été enclin, à parler de moi. Aussi, essayez d'imaginer mon embarras. Nous passâmes à table, et j'espérais bien que le parfum qui se dégageait du plat de pâtes, lui ferait oublier ses questions d'ordres personnelles. Mais, pensez-donc !

_ Je vous écoute, Max. C'est... Franchement succulent, dites-donc. Vous cuisinez, très bien.

_ Merci, Jackkie. Alors, bon appétit. Que voulez-vous savoir ? Si je suis, homosexuel ?

Elle faillit, s'étrangler.

_ Mais non, voyons ! C'est quelque chose, qui ne m'effleura jamais l'esprit.

_ Hum ! Vous me rassurez. Je n'ai pas le temps, de songer à l'amour. Je bosse dur, et souvent jusqu'à dix heures par jour, parfois douze. Je commence à six heures le matin, et si je termine à minuit, j'ai gagné sept cent francs, plus une prime de demi nuit. Le vendredi soir, si je ne travaille pas le samedi matin, je rentre, et je dors

comme un loir, une partie du week-end. Ce dimanche j'ai fait une exception, car moi aussi, je voulais prendre l'air. Cela est ainsi, depuis le mois de février, que je fus rendu à la vie civile. Parfois le vendredi soir, je monte visiter ma mère qui tient une pizzeria, dans les hautes Alpes. A Gap, vous connaissez ?

_ Non ! Je connais Marseille, Cannes, et Nice de la France. Et Calais où, j'ai débarquée. Tout le reste a défilé sous mes yeux, au travers de la vitre du train, qui me conduisit ici.

_ Bien ! Voici mon existence. Ce n'est guère passionnant, n'est-ce pas ?

_ Et avant, que vous entriez dans les ordres ? Car c'est une vie monacale, que vous me dépeignez là.

_ Les moines ont plus de loisirs, que j'en ai ! Avant ! Bon Dieu, que cela me semble loin. Vous désirez connaître, mon parcours sentimental ? Alors avant, j'ai eu dix-sept ans, et j'ai aimé follement.

_ Comme l'on aime, à dix-sept ans ?

_ Comme l'on aime, tout simplement. Avec son cœur qui certes est encore, celui d'un adolescent.

_ Et comment s'est terminée, cette belle histoire d'amour ? C'est l'armée, qui vous a séparés ?

_ Non, Jackkie ! C'est la mort !

Elle demeura figée, sa fourchette, à proximité de ses lèvres, et ses sourcils se froncèrent, alors que son visage blêmit.

_ Oh, my god ! Je vous prie, de me pardonner, Max. Je ne pouvais savoir... Je me suis rendue, bien trop loin...

_ Ne vous excusez pas, Jackkie. Il est tout à fait normal, de chercher à comprendre. Je prends cela, comme un signe d'amitié naissante. C'est, de la considération. Vous aviez mis le doigt, sur un point sensible. Oui ! Il y a toujours cette tristesse, dans mes yeux. Et pas seulement...

_ Je comprends, Max, dit-elle, posant sa main tremblante, sur le dos de la mienne. Nos yeux s'épousèrent un assez long moment, mais je rompis le charme.

_ Finissons, ce repas. Je dois aller à l'embauche, à six heures demain matin. En ce moment, il n'y a guère de bateaux. C'est toujours ainsi, l'hiver. J'avais déjà travaillé pour cette entreprise, avant de m'engager dans l'armée. Histoire de me constituer un bon pécule, ajoutais-je en souriant. Vous prendrez, le lit. Je dormirai par terre, dans mon sac de couchage. J'ai l'habitude, de la dure. Durant mon absence, que je travaille ou non, et dans ce cas-là, je ne tarderai pas à revenir, ne mettez pas, le nez à la rue. Il y a tout ce qu'il faut, dans le frigo.

_ J'ai, tout perdu. Mes affaires personnelles, sont restées dans ma chambre, chez-eux. Par bonheur, je ne me sépare jamais de mon sac à main, qui enferme mon passeport, et le peu d'argent que je possède.

_ Ne vous tracassez pas, pour cela. Je vais voir, de prendre quelques jours de congé. Je dois en informer mon contre-maître, car nous sommes des journaliers. Si l'on veut travailler de nouveau, il faut être correct. Nous partirons à Gap, chez ma mère. Vous verrez ! Elle est formidable, Nénette !

_ Nénette ? C'est le prénom, de votre mère ? Cela sonne bien, marseillais.

_ Antoinette est, son prénom. Chacun son diminutif, n'est-ce pas ?

Ce matin du lundi 27 avril 1970, il me fut d'une grande facilité, d'obtenir congé. Déjà la CGT avait décrété, une grève surprise. Je ne pus franchir la grille du Port Autonome de Marseille, que du fait que je connaissais le représentant local de ce mouvement syndicaliste, et que je lui promis, de ressortir très vite. Je savais le contremaître présent, car il surveillait le travail de nuit, et participait à l'embauche de l'équipe de jour, pour transmettre les consignes sur le boulot à accomplir, à son remplaçant. Il ne fit aucune difficulté, pour me libérer. J'étais considéré comme un bon élément, et il me rassura

sur l'avenir. Je m'en retournais chez-moi, le cœur plus léger. Ah ! Si j'avais pu prévoir, la suite des événements ! Mais ma boule de cristal faisait des siennes, comme à croire qu'elle aussi s'était encartée, à la CGT.

Jackkie dormait encore, et je n'osais l'éveiller. J'entrepris donc, de préparer le petit déjeuner. Œufs brouillés à la sauce tomate restante de la veille, fromages, et charcuteries, avec un grand broc de café noir, et du lait.

Je la vis s'étirer, elle ouvrit les yeux, et j'eus droit à un magnifique sourire, encore embrumé de sommeil.

_ C'est le parfum du café qui m'a éveillée, dit-elle, se levant. Elle avait dormi habillée, se couvrant d'un épais édredon douillet.

_ Je suis un homme libre, pour une durée indéterminée, lui annonçais-je. La radio de ma bagnole, a diffusé la météo nationale. Il neige, dans les hautes Alpes. Alors voici, ce que je vous propose. Petit déjeuner, toilette. Puis, nous irons vous acheter, de quoi vous mettre sur le dos.

_ Je ne puis accepter, tenta-t-elle en vain.

_ Cela, je voudrais voir ! Je dirige l'opération, vous obéissez. Et... Sans rouspéter !

Elle me regarda les yeux écarquillés, et prit le parti d'en rire.

_ Vous étiez adjudant dans l'armée, non ?

_ Sous-lieutenant, chère Jackkie. Et les juteux, ils me craignaient. Alors soldat, un ordre est, un ordre.

_ A vos ordres lieutenant, répondit-elle me saluant, à la façon anglaise. Ce qui me fit sourire, car elle avait emprunté également, la mimique des soldats de la garde écossaise. Il ne lui manquait, que les big bacchantes rouquines, retroussées aux pointes.

_ Repos ! A la tambouille à présent.

Nous déjeunâmes pratiquement en silence, après que je lui ai expliqué, les mouvements sur le port. Puis, elle prit sa douche, la salle de bain commune, se trouvant dans le couloir. Discrètement durant ce temps-là, je pris le Herstal qui reposait sous sa pile de linges, vérifiais les cartouches, et je le glissais dans la ceinture de mon pantalon. « Ne sait-on jamais », pensais-je, bien que doutant fort, que nous soyons réellement en danger. La rixe s'était déroulée si vite, et je n'étais pas vraiment connu dans ce secteur où, elle se produisit. Il était peu probable que les sbires du turc, sachent où me trouver. Mais le hasard, fait souvent mentir les certitudes acquises. Je pris le temps de fourrer quelques affaires dans un sac de voyage, et d'empocher mes pièces d'identité, dont mon passeport. Moi de même, je ne laissais jamais trainer ces choses-là trop longtemps, dans ma chambre meublée. Les vols, y étaient fréquents. Et surtout, lorsque je m'apprêtais à partir quelques jours.

Lorsqu'elle fut prête, nous prîmes la tangente.

_ Nous ne reviendrons pas, observa-t-elle, me voyant avec mon sac de voyage en main.

_ Départ direct, vers Gap. Vous n'avez, rien oublié ?

Elle secoua la tête, et me désigna son sac à main, de l'index.

_ Alors... Go ! dis-je.

Nous avons fait les magasins d'habits, et je m'amusais beaucoup, à lui choisir ses vêtements. Pour moi, c'était une première.

_ Vous avez du goût, me félicita-t-elle. On dirait que vous avez fait ça, toute votre vie.

_ C'est loin, d'être le cas. Mais il faut concilier le beau, et le chaud. Il fait frisquet, dans les Alpes. Donc, changement de godasses !

Et nous fîmes les magasins de chaussures pour femmes, puis les boutiques de sport. Bref ! Il fallut tout de même trois bonnes heures, pour l'équiper de la tête, aux pieds. Lorsqu'elle prit place dans ma vieille 203 Peugeot, il était déjà midi à ma montre. Elle me demanda :

_ Pour quelle raison, faites-vous tout cela pour moi ?

Vous ne me connaissez pas, après tout. Et si je vous avais raconté des choses, qui ne sont en rien, la vérité ?

_ C'est un risque à courir, répondis-je, en souriant, la regardant tête penchée sur mon épaule gauche, avec une expression scrutatrice. Mais non, je ne me trompe pas sur vous, ajoutais-je après un court instant, à laisser planer le mystère sur ma pensée. J'ai sans nul doute raté ma vocation, persistais-je. Moi aussi, j'aurais certainement fait psychologie, si je n'avais pas été un fainéant.

Je mis le moteur en route, et en voiture Simone.

_ Un fainéant ? Vous n'êtes pas très tendre, avec vous-même. Mon père était officier, durant la seconde guerre mondiale. Il a été maintenu au service actif, à cause du soulèvement de Chypre, jusqu'en 1948. De ce qui filtra, très peu de choses de ses souvenirs de guerre, il faut être tout sauf fainéant, pour être officier.

_ Façon de parler, Jackkie. Je ne reflète que l'opinion, que partagent un certain nombre de civils. Pour eux l'armée est une bonne planque, et pas mal payée. J'en ai entendu, sur le sujet. Les jeunes gens que j'avais sous mes ordres, effectuaient leur service militaire obligatoire. Pour les moins cultivés, nous étions des ruines ! C'est le mot, ayant force d'insulte, de mépris, qu'ils affectionnaient le plus. Pour les plus cultivés, sursitaires, ayant d'ores et déjà quelques bagages, nous étions des ânes. De fait des fainéants, ayant évités la Fac, ou l'Université, en partant nous planquer dans l'armée. A la longue, on en arrive à développer, quelques complexes.

_ Vous m'en faites un beau de complexé, rétorqua-t-elle en riant. Pour quel motif, avez-vous quitté l'armée ?

Ma 203 me signifia, que l'essence commençait à manquer. Lorsque cela se produisait, elle broutait, toussotait, faisait mine de vouloir caler, à cause certainement de cette crasse qui s'accumule, au fond d'un vieux réservoir.

_ Saleté de bagnole, m'emportais-je, pompant sur la pédale d'accélérateur, tout en tapant du poing, sur le volant. J'entendis un concert de klaxons, en provenance des véhicules qui me suivaient. J'ai en horreur ce manque bruyant, et bien inutile, de patience.

_ Vous faites le coup de la panne aux femmes, en centre-ville d'ordinaire ? se moqua-t-elle. Je sais pourquoi à présent, vous êtes encore célibataire, alors !

A n'en point douter, elle se marrait bien, avec moi !

_ Heureusement, il y a une station-service, près de la gare Saint Charles. Nous y sommes presque...

Cet inconvénient d'ordre mécanique, arriva à point nommé. Je n'avais pas très envie, de raconter ma vie. Je fis le plein d'essence, et elle fit le vide, quant à la question. Jusqu'à Sisteron, nous-nous échangeâmes des banalités ou, des points de vue, sur le paysage qui défilait. Au lointain, se dressaient les majestueuses montagnes des Alpes, aux sommets bien enneigés.

_ Elle est magnifique, la France. Si changeante d'une région à l'autre, me fit-elle profiter de sa pensée, après de longues minutes de silence, durant lesquelles elle somnola, la tête posée sur le capiton du montant de la portière.

_ Oui... Magnifique... Il commence à neiger, ajoutais-je actionnant les essuies glace. Si cela persiste, je vais devoir mettre des chaînes. Je crains le pire, sur la route de Gap. C'est que ça tombe bien, dites donc ! Et en avril, en plus. Le temps, se dérègle !

_ Chez-moi à Leicester, ils ont eu la peur de leur vie, avec une tempête hivernale, arrivant de l'Atlantique. Et ma ville est pourtant, très éloignée de la mer. Les vents soufflaient, à plus de 120 kilomètres heure. Des toitures ont été arrachées, un camion-citerne s'est renversé, sur le Saffron Lane où, habitent mes parents. Par bonheur, il n'a pas explosé ! Il était rempli à bloc, d'essence.

_ Waouh ! De quoi faire cramer, tout le quartier.

_ Le Saffron Lane est une zone pavillonnaire, qui s'étend sur trois kilomètres, du centre-ville à la route de Birmingham. Mais oui, quelques maisons auraient très certainement été atteintes. Et nous avons là, une zone industrielle où, mon père travaille d'ailleurs.

_ Il fait quoi à présent, votre papa ?

_ Il est Directeur Général Adjoint, de la firme Dunlop.
Les pneumatiques, vous savez ?

_ Pour sûr ! Une excellente boîte, Dunlop. Il paraît qu'ils payent bien.

_ Il n'y a pas, à se plaindre. A ce sujet, je demanderai à mon père, de m'envoyer de l'argent. Je tiens à vous rembourser, pour les frais que je vous ai occasionné.

_ Laissez-moi tranquille avec ça, voulez-vous ? Ce fut un plaisir pour moi, de faire ces emplettes. Cet ensemble de sport d'hiver, vous va à merveille. Vous n'aurez, pas trop froid. Pas comme dans cette voiture où le chauffage, fait des siennes.

De Sisteron à Gap, il nous fallut près d'une heure et demi de route. La neige tombait drue, et avec les chaînes, pas moyen de faire de la vitesse. Enfin, nous arrivâmes intacts, rue du Docteur Roubaud où, se situait le restaurant de ma mère. Courbaturé, à demi gelé, je descendis volontiers de ce tas de ferraille ambulante. Mais elle me servait tout de même bien, ma vieille Peugeot.

Nénette était dans sa cuisine, occupée à la préparation de divers plats, cuisinés à l'italienne. Ses grandes spécialités, issues de lointaines origines. Le serveur, et une jeune femme, s'affairaient à la mise en place. Nous voyant rentrer, le grand escogriffe qui répondait au

prénom Bernard, ne me reconnut pas de suite, et me lança :

_ C'est encore fermé, Monsieur. Allez prendre un apéritif à côté, et revenez dans une petite heure.

_ C'est ça, Bernard ! Je vais y songer, répondis-je, prenant Jackkie par le bras, l'entraînant vers la cuisine. Cet abruti, ne l'avait même pas vue.

_ Oh... Pardon ! s'excusa le grand con. Je ne l'aimais, pas du tout. J'avais ressenti en lui, une immense fourberie. Il me faisait songer, à un sacristain. Un peu trop mielleux, servile, pour être honnête. Je me trompais rarement, sur les gens.

Ma mère lâcha tout, et vint m'embrasser tendrement. Aujourd'hui quand j'y pense, j'étais stupide. Car je me sentis gêné, par cette effusion de tendresse, devant une inconnue.

_ Comment vas-tu ? Tu ne travailles pas ? Vous avez fait, bonne route ? Tu as vu, cette neige qui tombe ? Qui croirait, que nous sommes au printemps. Les gens d'ici disent, que cela ne s'est plus produit, depuis soixante ans. Présente-moi ton amie, voyons !

_ Oui... Enfin, commençons par cela, tu as raison, approuvais-je en lui souriant. Alors, je te présente Jackkie, une amie de Marseille.